

BUREAUX: RUE NAIN, 1

ABONNEMENTS:

ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 45 fr.; Six mois, 85 fr.; Un an, 145 fr.  
LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; Six mois, 27 fr.; Un an, 51 fr.; — L'abonnement continue, sauf avis contraire.  
ANNEXES: 20 centimes la ligne  
RECLAMES: 25 centimes  
— On traite à forfait —

# JOURNAL DE ROUBAIX

## MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GÉRANT: A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A Lille, chez M. Béghin, libraire, rue Grand-Chaussée; A Paris, chez MM. Havaux-Chaussée; A Valenciennes, chez M. Laffitte-Hollier et Cie, place de la Bourse, 8; A Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine et chez J.-B. PARDON et FILS, 28, Chaussée d'Alsemberg, à Saint-Gilles-Bruxelles

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 h. 13, 7 h. 18, 8 h. 45, 9 h. 48, 11 h. 46 m., 12 h. 23, 1 h. 58, 3 h. 39, 5 h. 18, 6 h. 48, 7 h. 28, 8 h. 28, 9 h. 28, 11 h. 08. Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 h. 38, 7 h. 18, 8 h. 45, 10 h. 18, 11 h. 22, m., 1 h. 20, 2 h. 45, 5 h. 10, 5 h. 38, 7 h. 18, 8 h. 23, 10 h. 36, 11 h. 38  
Lille à Roubaix, 5 h. 15, 6 h. 55, 8 h. 22, 9 h. 55, 11 h. 05, 12 h. 57, 2 h. 22, 4 h. 47, 5 h. 20, 6 h. 55, 8 h. 00, 10 h. 13, 11 h. 15. Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 h. 05, 7 h. 10, 8 h. 05, 9 h. 40, 11 h. 25, 12 h. 15, 1 h. 50, 3 h. 31, 5 h. 05, 6 h. 07, 7 h. 20, 8 h. 18, 9 h. 25, 11 h. 00. Mouscron à Lille, 6 h. 53, 9 h. 22, 11 h. 20, 11 h. 57, 3 h. 13, 4 h. 47, 5 h. 49, 7 h. 02, 9 h. 05  
DIMANCHES ET FÊTES: Tourcoing à Mouscron, 7 h. 27, 7 h. 36 soir; Mouscron à Tourcoing, 8 h. 00 soir

**BOURSE DE PARIS**  
DU 3 NOVEMBRE

3 0/0	62 05
4 1/2	89 00
Emprunt (5 0/0)	98 47 1/2

DU 4 NOVEMBRE

3 0/0	62 10
4 1/2	88 75
Emprunt (5 0/0)	98 80

ROUBAIX, 4 NOVEMBRE 1874  
DÉPARTEMENT DU NORD  
Election du 5 novembre 1874.  
CANDIDAT CONSERVATEUR

**M. Constant FIEVET**  
Membre du Conseil général,  
Maire de Masny (arrondissement de Douai),  
Agriculteur, Industriel,  
Officier de la Légion d'honneur.

**BULLETIN DU JOUR**

Les feuilles bonapartistes modérées, telles que la *Patrie* et la *Liberté*, reconnaissent que le succès de M. Delisse-Engrand est dû au concours de tous les conservateurs, réunis sur le terrain neutre où ce candidat avait eu le bon esprit de se placer.  
Là est la véritable signification du scrutin du 1<sup>er</sup> novembre, qui doit être pour les hommes d'ordre une leçon et un encouragement. Ils ne peuvent lutter contre leurs adversaires, les radicaux, qu'en laissant de côté, à l'exemple de ces derniers, tout ce qui peut les diviser. Aux républicains conservateurs, aux radicaux, aux socialistes, etc., — tous groupés derrière le mot banal de République — il faut opposer les forces de tous les partis conservateurs groupés autour du maréchal de Mac-Mahon. Avec cette discipline et cette cohésion, les conservateurs pourront l'emporter sur leurs adversaires. L'élection de M. Delisse-Engrand en est la preuve, et cette preuve elle-même sera confirmée par le succès de M. Fievet, si, le 8 novembre prochain, les conservateurs du Nord imitent l'exemple plein de sagesse et de patriotisme, que viennent de leur donner les conservateurs du Pas-de-Calais.  
M. Castelar est arrivé à Madrid le 2 novembre et l'on suppose qu'il interviendra plus activement qu'il ne l'a fait ces derniers mois, dans les affaires politiques.  
Si l'on en croit les dépêches de Bayonne, on s'attend à une attaque des carlistes contre Irun dans un délai très-prochain.  
Le correspondant du *New-York-Herald* mande d'Estrella en date du 28 octobre qu'il vient d'arriver dans cette ville trois délégués cubains envoyés par le gouvernement de Madrid auprès de don Carlos en vue de traiter de l'envoi des prisonniers carlistes et républicains à Cuba, pour réprimer l'insurrection. Don Carlos consentirait à traiter, mais il ne voudrait pas que ses volontaires prisonniers fussent envoyés à Cuba contre leur gré.

Les élections partielles qui viennent d'avoir lieu aux Etats-Unis ont été très-favorables aux démocrates. C'est la première fois, depuis longtemps, que les adversaires de la politique de répression à outrance contre le Sud sortent victorieux des urnes électorales. Le *Courier des Etats-Unis* voit dans l'échec du parti républicain le symptôme précurseur d'un changement important dans la politique générale de la grande république. Les élections plus générales du présent mois de novembre nous diront d'une manière à peu près positive si les espérances de notre confrère américain sont fondées. En attendant, nous constatons que l'Ohio, considérable par sa population, sa richesse, son influence politique, et naguère inféodé aux républicains, vient de donner une forte majorité aux démocrates, puisqu'ils seront représentés au Congrès par quatorze membres sur vingt.

**M. PARSY**  
Dans la lutte électorale qui se poursuit aujourd'hui, il est un fait bien significatif sur lequel nous appelons toute l'attention de nos lecteurs. C'est que M. Parsy, qui se donne volontiers pour républicain à l'eau de rose et même pour conservateur résolu, n'est soutenu que timidement par la presse modérée du parti. Les organes du centre gauche, et à leur tête l'*Echo du Nord*, ne se mettent guère en frais d'imagination pour chanter les louanges de ce candidat. Certainement, ils l'ont adopté et inscrivent son nom à leur première page, mais tout se borne à peu près à cette réclame typographique; point de chaleur dans l'argumentation, point de conviction dans les mérites intimes de M. Parsy; il a sans doute quelque vice rédhibitoire qui paralyse la bonne volonté de ses amis et les condamne à une attitude où l'enthousiasme fait complètement défaut.  
Peut-être serait-il assez facile de découvrir le secret de ces hésitations chez les républicains modérés? Ils voulaient tout d'abord un candidat qui fût bien à eux, champion de la *république des bourgeois*, et pur de toute compromission avec l'élément radical. Ce fut également la première pensée de M. Parsy de ne pas verser dans l'ornière du radicalisme; il désirait avoir rien de commun avec les hommes du 4 septembre, et une feuille de Cambrai nous apprenait naguère qu'il avait, sinon ardemment sollicité, du moins recherché activement le concours sympathique de l'administration centrale. Il existe, croyons-nous, des documents écrits qui établissent à cet égard les intentions formelles de M. Parsy.  
Mais, un certain jour, soit que des engagements antérieurs l'y contraignissent, soit que vénérable d'une loge maçonnique, il dût se résigner à l'obéissance passive, M. Parsy se jeta dans les bras de MM. Testelin et Desgautcourt. Bon gré mal gré, le républicain modéré fit place chez le candidat au républicain radical, et les représentants les plus avancés du parti prirent la direction suprême de l'élection.  
Le doute n'est plus permis à cet égard. Tandis que l'*Echo du Nord* et les autres organes congénères, quelque peu honteux d'une promiscuité de la dernière heure avec le radicalisme, témoignent d'une certaine réserve et même d'une certaine froideur à l'endroit de M. Parsy, les feuilles ultrarouges ne tarissent pas d'éloges pour l'ancien maire de Cambrai. A leur langage, on sent qu'en soutenant M. Parsy, elles combattent uniquement pour leur propre cause, pour le triomphe de leurs convoitises et le renversement du gouvernement actuel.  
Parmi ces feuilles, le *Libéral de Cambrai* s'est assuré pour la circonstance le concours d'un préfet gambettiste, qui a les meilleures raisons du monde pour préparer le retour au pouvoir des dictateurs incapables et des fonctionnaires équivoques de la défense

nationale. Quant au *Progress du Nord*, il n'a eu nul besoin d'avoir recours à des auxiliaires, il suffit parfaitement à sa triste besogne. On sait d'ailleurs qu'en 1871 il affirma publiquement ses sentiments de bienveillance pour la Commune insurrectionnelle, et que les futurs assassinats des étages, les futures incendiaires et pillards eurent l'honneur de ses sympathies.  
Voilà les organes qui ont surtout pris en main la cause de M. Parsy. Voilà les hommes qui ont accaparé sa candidature et qui comptent bien la faire tourner à leur seul profit.  
Aussi, quelles que soient les tendances véritables de l'ancien maire de Cambrai, son honorabilité, sa modération relative, il est évident aujourd'hui qu'il est inféodé complètement aux champions de l'idée révolutionnaire. Son triomphe au scrutin du 8 novembre deviendrait leur triomphe personnel. A l'Assemblée nationale, embrigadé dans la phalange des irréconciliables, il serait tenu de jouer le jeu de ses nouveaux amis, de combattre en toute occasion le gouvernement du maréchal, et de s'associer à la campagne dont le but est l'écrasement du parti conservateur.  
Pour les radicaux, M. Parsy, avec son honnêteté, est comme « le pavillon qui couvre la marchandise; » sous ce pavillon protecteur, ils s'efforcent de glisser leur contrebande, quittes à jeter le masque le lendemain et à parler en maîtres au pays. Les électeurs soucieux de l'avenir de la France, de sa grandeur et, par-dessus tout, de sa tranquillité, refuseront de favoriser les menées coupables du radicalisme local et d'encourager ses odieuses espérances.  
Ils répudieront M. Parsy, candidat des hommes qui veulent le bouleversement dans l'Etat.  
Ils donneront leurs suffrages à M. FIEVET, candidat des hommes qui veulent la régénération du pays par l'ordre dans la vie publique et par la stabilité dans les institutions.  
(*Courrier du Nord*.)

**Une réunion publique électorale à Croix.**  
Au risque de lire encore dans le *Progress du Nord* que nous unissons « l'indigence des idées à la platitude du style, » nous devons rendre compte de la réunion électorale tenue à Croix, avant-hier, sous la direction de MM. Moreau, Laforet et Junker, qui constituent, on le sait, avec MM. Desgautcourt, Flipo et quelques autres, le comité démocratique des cantons de Roubaix. Un journal doit avant tout renseigner les lecteurs, et nous ne pouvons nous abstenir de rapporter cet incident de la période électorale. Si maintenant le *Progress* trouve le style plat et les idées misérables, il voudra bien se souvenir que nous ne faisons que reproduire, aussi fidèlement que possible, les élocutions oratoires de ses amis les plus capables et les plus intelligents.  
La réunion se tient dans une grange, éclairée par sept lampes. On compte environ 150 spectateurs, debout les uns sur les autres. Au fond de la grange, quelques

Faustineton du Journal de Roubaix  
DU 5 NOVEMBRE 1874.  
— 7 —

### ADRIENNE

PAR  
CLAIRE DE CHANDENEUX  
(SUITE).

Bravo! petite sœur, dit enfin Théodore, tu viens d'avoir un mouvement superbe! Malheureusement, cela ne résiste pas à la réflexion, ces premiers élan-là.  
— Tu ne sais ce que tu dis, Théodore, répondit-elle avec plus de douceur.  
— C'est toi, ma pauvre fille, qui ne songes pas à ce que tu dédaignes, reprit M. Audouin du ton indulgent que l'on prend avec un enfant malade: un parti de quarante mille livres de rente!  
— Je n'aimerais jamais M. Nicolas. Ce mariage serait un marché. Je ne le ferai pas! affirma-t-elle avec une énergie qu'on ne lui connaissait pas.  
— Ses parents, surpris et combattus, ne jugèrent pas prudent d'insister davantage, et remirent à la fin de la semaine la décision à prendre, comptant sans doute sur les raisonnements salutaires que pourrait faire dans cet espace de temps la très-absolue petite personne, qu'ils ne croyaient certes pas si décidée dans ses opinions. Une révolution s'opéra dans cette jeune âme trop comprimée, trop éteinte, que toutes les

douleurs assaillaient à la fois depuis quelques jours, car elle était ainsi faite, que cet amour, qui eût exalté bien des imaginations, larévolait maintenant; que ce mariage, où la fortune lui était offerte, lui inspirait une invincible répulsion.  
Ce projet détesté était la soupape par laquelle sa volonté, toujours contrainte, trouvait enfin, pour la première fois, l'occasion d'échapper à une domination respectable, mais écrasante.  
Adrienne demeura donc ferme dans son parti pris de révolte, déclarant qu'elle obéissait à un sentiment d'honnêteté sur lequel elle ne transigerait pas. Tout dans M. Nicolas lui déplaisait: sa personne, son esprit, ses manières. Sa fortune seule, quelque brillante qu'elle fût, ne compenserait pas le bonheur qu'elle ne pouvait trouver près de lui.  
Théodore, qui avait paru au début soutenir sa sœur, s'était fait ce raisonnement indiscutable et tant soit peu égoïste, qu'un beau-frère riche est un bien agréable complément à une existence monotone, surtout quand ledit beau-frère est amplement pourvu de chevaux, de chiens de chasse et d'étangs. En conséquence, il avait passé à l'ennemi.  
Mais les boutades de son frère, la froideur et le mécontentement de ses parents n'ébranlèrent pas la jeune fille; elle persista dans son refus avec tant de netteté, de calme et de raison, que M. Audouin dut se résigner — avec un véritable chagrin — à faire part à M. et

Mme Vèridan de l'inutilité de leur bienveillante intervention.  
Pendant que cette situation, très-tendue, se dénouait sans trop d'orages dans cet intérieur patriarcal, si paisible d'ordinaire, Emmanuel était désespéré.  
On ne lui avait pas répondu, on ne lui donnait pas signe de vie; depuis bien des jours, il n'avait plus aperçu sa gracieuse vision. Les rideaux, soigneusement clos, lui disait quotidiennement le déplorable effet que sa lettre avait produit. Il n'eut cependant pas la bonne pensée de croire à un mécontentement sérieux, fondé, sur froissement d'une fierté légitime; il interpréta plutôt cette éclipse prolongée comme une manœuvre adroite pour l'amener à une explication catégorique, qu'il eût été fort en peine de fournir. En effet, si le manque de fortune d'Adrienne rendait une union impossible entre eux, il n'aurait trop espérer qu'elle poussât la légèreté à accepter sans combats un sentiment qui ne se présenterait pas sous cette égide respectable.  
— Et pourtant, se disait-il, les jeunes filles d'aujourd'hui sont si étrangement élevées!... si frivoles!... si inconséquentes!...  
Le résultat de ce déplorable raisonnement — auquel de nombreux exemples ne donnaient que trop de probabilités — fut qu'un jour, vers cinq heures, il écrivit trois pages incendiaires, les cacheta de vert, espérance! les coula dans la large manche de son pardessus, et se dirigea bravement vers le n° 83 de la rue des

Petits-Hôtels.  
Cette téméraire entreprise lui était inspirée par des remarques successives, dont il partageait le mérite avec l'impénétrable Mme Dorothée.  
D'ordinaire, à cinq heures, ni M. Audouin ni Théodore n'étaient jamais rentrés. Jeannette était sortie, un panier au bras, pour les lettres du diocèse, et l'on avait quelquefois aperçu Mme Audouin se rendant à Saint-Vincent-de-Paul, où elle aimait à prier quand l'ombre de cette heure indélicie descendait des grands vitreaux peints.  
Cependant, à son égard, on ne pouvait rien préciser; mais il fallait bien se soumettre à la probabilité d'une chance défavorable. C'était déjà énorme de n'en avoir qu'une contre soi.  
Emmanuel passa sans arrêter devant la loge du concierge, gravit lentement le premier étage, sonna à la porte à gauche et attendit, prêt à tout événement. Il ne songeait point à l'odieuse de cette démarche; il était emporté par un sentiment blâmable, mais réel.  
Ce fut Adrienne qui vint ouvrir.  
Le jour baissait. La lampe qu'elle portait à la main éclairait sa figure ouverte, où se peignait une surprise inouïe.  
Elle ne prononça pas un mot, son regard interrogeait Emmanuel, pendant qu'un sourire, dont il ne comprit pas toute l'amertume, plissa légèrement le coin de ses lèvres.  
— M. Philippe? demanda le jeune homme, afin d'édifier les auditeurs de cette scène, si par hasard il y en avait

Adrienne baissa les yeux, mais son attention douloureuse se révéla sur ses traits expressifs; puis, tout à coup:  
— Il est visible; entrez, monsieur, dit-elle avec fermeté.  
Ce fut au tour d'Emmanuel d'être surpris. Il demeura indélicie sur le seuil, se demandant si la jeune fille n'avait pas compris, ou plutôt si elle comprenait trop bien.  
— Entrez, monsieur, répéta Adrienne avec une nuance d'impatience dans la voix.  
— Il entra. A tout prendre, l'aventure s'annonçait trop charmante pour qu'un ridicule scrupule vînt l'arrêter au dernier moment.  
Elle marchait devant lui. Il pouvait admirer, à la lueur de la lampe, sa taille souple et ses opulents cheveux noirs.  
Elle ne se retourna pas, et, poussant vivement la porte du salon:  
— Mon père, dit-elle, pouvez-vous recevoir monsieur?  
Mme Audouin se retourna, reconnut le jeune homme et resta pétrifiée.  
M. Audouin, très-enrhumé, une tasse de tisane à la main, suspendu tant bien que mal une violente quinte de toux pour saluer le nouvel arrivé, qui lui était parfaitement inconnu.  
(A suivre.)